

PRISE DE LA BASTILLE

Toutes ces pierres de mémoire. Dans la chambre de Jean-Jacques Rousseau à Montmorency tu pouvais lire autrefois sur l'une d'elles

Philosophe doux et modeste

Il a connu les droits de l'humanité

C'est dans cette vallée

Où contemplant l'ouvrage de la divinité

Il a fait son contrat social

La base de notre constitution

en dessous du cadre vide où se trouvait l'effigie du penseur, sa tête gravée de profil, la dédicace : « donnée aux Amis de la Constitution du Canton de Montmorency par Palloy, patriote, l'an III de la liberté. » Cette pierre de mémoire maintenant emballée et reléguée au fond de la cave. En plus du tas de pierres émergé d'une touffe de verdure, square Henri Galli, face à l'île Saint-Louis à Paris, des fondations de la contrescarpe à la station de métro Bastille, ou des restes souterrains visibles sur une paroi de la ligne 1 vers l'hôtel de ville, signalés par une plaque que la vitesse empêche de lire, si tu regardes bien tu verras ici et là, à Montreuil, à Melun, à Saumur, à Versailles, au musée Carnavalet, ailleurs aussi, de ces débris de la forteresse médiévale pulvérisée, métamorpho-

sée en d'innombrables reliques de l'ancien monde, médailles, boutons, bustes, encriers, bonbonnières, tabatières, modèles réduits de la forteresse ou jouets, tel le jeu de dominos envoyé par lui au dauphin à la prison du Temple et sur l'étui duquel tu peux lire

*De ces affreux cachots, la terreur des Français,
Vous voyez les débris transformés en hochets.
Puisse-ils, en servant aux jeux de votre enfance,
Du peuple vous prouver l'amour et la puissance.*

Hormis le Champ de Mars, cette plaine aride avec son herbe sèche ... vide ... un désert ... ces quelques débris sont les seuls monuments qui restent de la Révolution. Car elle est en toi la Révolution. Vissée au tréfonds de ton crâne. La prise de la Bastille en forme le socle. Toutes ces pierres de mémoire accompagnées des récits qui se superposent les uns aux autres à l'infini comme les escaliers et les couloirs dans les prisons de Piranèse. Tous ces récits sur lesquels plane le premier d'entre eux par la voix de son prophète, Jules Michelet, tel l'ange sur le seuil, immobile, les yeux écarquillés dans la contemplation des ruines, la bouche ouverte, les ailes déployées, tourné vers le passé, pris dans le tourbillon du vent qui le pousse vers l'avenir, s'évertuant à réveiller les morts de son souffle, à rassembler les vaincus sous son aile : « Tu es Robespierre et sur cette robespierre... » Le château royal écrasait la rue Saint-Antoine, une prison barbare, obscure, la plus horrible qu'il y eût au monde, une forteresse affreuse, le sombre et vaste cachot du despotisme, un tombeau où l'on ensevelissait vivant, château d'assassins et d'empoisonneurs, monument exécration, odieux, d'un despotisme consacré, le tombeau vivant de la justice & de l'humanité, cette forteresse ancienne, vaste et ténébreux cachot, château horrible, séjour d'horreur et de larmes, séjour sans pareil, purgatoire politique, antre de

supplices, de tortures, aux cachots atroces, aux cellules d'iniquité, ce cimetière de la vie humaine, un gouffre, une institution barbare, un purgatoire aux souterrains infâmes, colosse effroyable du despotisme, séjour de grands forfaits & de l'ombrageux ostracisme, labyrinthe impénétrable d'un farouche pouvoir, dépôt infâme d'instruments de torture & de mort, tombeau de la justice & de l'humanité, monument de l'esclavage, séjour d'horreur, citadelle de forfaits, antre de délations, repaire abominable, cloaque infect, gouffre du despotisme, funeste, exécration monument de la tyrannie, palais de la vengeance, antre du despotisme, cloaque épouvantable, horrible, effroyable sépulcre, vallée des misères humaines, gouffre infernal, abîme de ressentiments, tombeau vivant de la justice & de l'humanité, colosse de pierre, séjour d'horreur, séjour de ténèbres, séjour infernal, lieu de douleur, lieu de peine, lieu de supplice, tombeau de souffrance et de mort, de sang, de sueur et de larmes, enfer du monde, prison, cachot, tombeau. Et tout à coup

La Bastille

Tombe sous les coups d'un

Peuple souverain et courroucé

et sur ses ruines se lèvent la loi, la liberté, la justice, l'humanité, la charité, la philosophie, la vertu, la sensibilité, le patriotisme, la constitution, la justice, la loi, le patriotisme, la liberté, la France, le progrès, l'univers, l'humanité, le bonheur, la vertu, la raison, et encore la raison, la vertu, le bonheur, la justice ou bien la France, la liberté, la loi, le bonheur...

Ce jour-là, au petit matin il est là. Au pied de la forteresse. Dans le ciel roulent de lourds nuages sombres. Depuis plusieurs mois qu'il attend ce moment. Depuis plusieurs jours qu'il court les réunions. Il s'entend, lui l'entrepreneur de bâti-

ments, avec ses frères francs-maçons, avec Nicolas Piédefer, marquis de la Salle d'Offémont, nommé ce jour-là commandant en chef de la milice parisienne, avec Antoine Santerre, le brasseur du faubourg Saint-Antoine, avec d'autres. Il est prêt. Le gros du peuple ignore tout. Quelques jours avant il a fait compter les pioches dans ses ateliers de la rue des Fossés-Saint-Bernard. Que le peuple se lève. Quel peuple ? C'est quoi le peuple ? D'où venait cette voix : « Va, et tu prendras la Bastille ! » ? Pour lui, l'heure de la démolition a sonné. Rien de plus ? Ses ouvriers à vingt-cinq sous par jour sont là. Ses contremaîtres, Houette et Jamin, sont là. Tous bientôt mêlés à la foule. Lui, il regagne son poste de capitaine commandant de la milice parisienne du district de Saint-Louis-en-l'Île. Il est donc absent à dix heures et demie lorsque la délégation du Comité des électeurs de Paris est reçue par le gouverneur de la forteresse, Bernard Jordan ou Jourdan, marquis de Launay ou de Launey ou de Launai, qui invite la délégation à déjeuner, alors que la foule venue chercher de la poudre grandit à l'extérieur de la porte de l'Avancée, les regards levés scrutant les mouvements des soldats qui se découpent en silhouettes en haut des tours ... il est toujours absent une heure ou une heure et demie plus tard, alors que la première délégation sort, que l'avocat Jacques Thuriot de La Rozière, ou Rosière, entre à son tour, qu'il grimpe en haut de la forteresse pour constater que les canons ne sont pas chargés, alors que la foule se fait de plus en plus dense, décidée non plus à se fournir en munitions mais bel et bien à « prendre la Bastille » pour elle-même ou pour tout le reste, l'horreur, les larmes, la barbarie, la cruauté, le despotisme, l'inquisition, la tyrannie, la délation, l'exil, les lettres de cachet, les supplices, la terreur, les vexations, l'arbitraire, les fers, la violence, la proscription ... absent encore lorsque Thuriot, soupçonné de double jeu, sort sous les huées de la foule et rejoint l'hôtel de ville, il est alors

midi et demi ... absent une heure et demi plus tard quand une détonation retentit et que la foule se presse contre la porte de l'Avancée, cherche à forcer le pont-levis, que les ouvriers Davanne et Denain escaladent le toit de la maison attenante, suivis de l'épicier Pannetier, du charron Tournay et du soldat Bonnemère, tous patronymes qui ont perdu leurs prénoms en route, qu'ensemble ils brisent à coups de haches et de masses les balanciers qui retiennent les chaînes du pont qui s'abat, tuant un homme dans sa chute, la foule s'engouffrant à l'intérieur de la cour du Gouvernement et se pressant contre le deuxième pont, les soldats ouvrant alors le feu, les insurgés se réfugiant dans les maisons qui bordent la cour ... toujours absent à deux heures de l'après-midi tandis qu'arrive de l'hôtel de ville une nouvelle délégation conduite par Delavigne, président du Comité des électeurs de Paris et l'abbé Claude Fauchet, celui-là même qui s'écrira en septembre, à Notre-Dame, à moins que ce ne soit le 5 août à l'église Saint-Jacques, « Frères, jurons que nous serons heureux ! », tous deux essayant d'obtenir une trêve en agitant en vain leurs mouchoirs blancs, de nombreux morts et blessés étant emportés vers l'hôtel de ville, la foule voulant alors non plus seulement « prendre la Bastille » mais la détruire, demandant la mort de son gouverneur ... il est toujours absent à trois heures de l'après-midi lorsqu'une dernière délégation de l'hôtel de ville conduite par le procureur du roi de la ville de Paris, Louis Éthis de Corny, accompagnée d'un tambour des gardes françaises et d'un drapeau, ne parvient pas davantage à imposer le cessez-le feu ... absent aussi une demi-heure plus tard quand Pierre-Augustin Hullin, directeur de la buanderie royale à La Briche, arrive escorté d'un détachement de gardes françaises armé de quatre canons et d'un mortier, commandé par Jacob Élie, sergent au régiment de la Reine, les canons d'abord pointés vers les tours s'avérant

inefficaces étant démontés, transportés et remontés face au pont-levis ... dans la foule se tient Philippe Curtius, le directeur du musée de figures en cire du boulevard du Temple, celui-là même qui deux jours plus tôt avait donné aux manifestants, à moins qu'ils ne les aient pris de force, les bustes de Jacques Necker et du duc d'Orléans dit Philippe-Égalité, lesquels avaient été brandis aux cris de « Vive Necker ! Vive le duc d'Orléans ! » tout au long de la manifestation au bout de longs bâtons en une répétition pacifique des exhibitions de têtes en chair et en os bientôt promenées à travers Paris au bout de piques ... absent encore vers cinq heures de l'après-midi lorsqu'un mouchoir blanc est agité en haut des tours et que le tambour bat le rappel, qu'il s'ensuit un bref pourparler sur les termes de la capitulation et que, sans en attendre la conclusion et sans ordre, les gardes en charge du pont-levis l'abaissent, que la foule s'engouffre à l'intérieur, tire sur l'horloge de la première cour soutenue par des esclaves chargés de chaînes et stoppe la course de ses aiguilles à cinq heures et quart, désarme les soldats, pille la forteresse, jette les papiers par les fenêtres, fait disparaître le manuscrit des *Cent-vingt journées de Sodome* et libère les sept ou huit prisonniers qui formaient une manière de projection infernale de la société du temps, le comte Whyte de Malleville qui se prenait tantôt pour Jules César, tantôt pour le prophète Élie ou bien le « major de l'Immensité » et écrivait : « Je suis l'Être au-dessus des êtres », le jeune comte de Solages, fine fleur aristocratique du gracieux siècle évanescant, funèbre et dévergondé, A. Tavernier, voyou magnifique enfermé pour s'être vanté de réussir là où Damiens avait échoué, ainsi que quatre faussaires, Jean La Corrèze, Jean Béchade, Bernard Laroche dit Beausablon et Jean-Antoine Pujade, ancêtres des apaches de Ménilmuche, le marquis de Sade ayant été évacué quelques jours plus tôt à Charenton pour avoir crié, par sa fenêtre, à

diverses reprises, qu'on égorgeait les prisonniers et qu'il fallait venir le délivrer ... c'est à ce moment-là, pendant que le gouverneur Launay ou Launey ou Launai est arrêté par l'huissier Stanislas Maillard, à moins que ce ne soit par Claude Cholat, le marchand de vin de la rue des Noyers, ou bien Jean-Baptiste Cretaine, un bourgeois de Paris, ou par les soldats des gardes françaises Claude Degain ou Joseph Arné, car tous ces noms propres prétendent à ce rendez-vous de l'histoire, comme on disait, au moment où Launay est entraîné par Hullin vers l'hôtel de ville au milieu de la foule qui l'insulte, le frappe, crie sa mort, tandis qu'Élie est porté en triomphe, que les clés de la forteresse sont apportées à la maison commune, que Launey est arraché à son gardien qui le voit disparaître, happé, englouti par la foule, recouvert, enseveli par la masse mouvante, unie dans une même pâte de chair agitée, agglutinée, insatiable de violence, secouée de hoquets, frappant, piquant à la baïonnette et à l'épée, crevant de plusieurs coups de pistolet le corps de la victime avant qu'il ne tombe entre les mains du cuisinier Desnots qui, sachant découper les viandes en raison de son état, à la demande du peuple et au nom de la nation, lui coupe la tête ... c'est alors qu'il revient de l'île Saint-Louis à la Bastille et que ses ouvriers, montés au faite de la forteresse, leurs silhouettes se détachant sur un fond de ciel gris telles que les montrent les figurines peintes à la gouache sur du carton découpé que tu peux voir au musée Carnavalet, commencent à la démolir, aux cris de joie du même peuple, faisant tomber les blocs dans un nuage de poussière, la poussière commune à toutes les destructions, légère, s'élevant dans les airs comme une mousse. Lui, c'est Pierre-François Palloy, entrepreneur de bâtiment qui quelques heures auparavant avait noté dans son journal de raison : « Mardi 14 — matin — Le plan d'attaque de la Bastille est prêt ! J'ai vu cette nuit le marquis de La Salle. Le

gros du peuple ignore tout. Santerre s'occupera de les conduire. J'ai donné des instructions à Houette et à Jamin. Cette fois l'heure de la démolition a sonné ! » Le 14 au soir ses contremaîtres embauchent ceux qui se présentent. La nuit venue, après que les têtes de Launai et de Jacques de Flesselles, le prévôt des marchands, se soient promenées à travers Paris, une grosse pluie d'été crève les nuages. La prise de la Bastille a eu lieu. Le peuple s'est levé. Allons enfants. S'est mis en marche. Ouvre la barrière. Une danse. Un prélude à la Carmagnole. « Va, et tu prendras la Bastille ! » Palloy est en train de devenir le patriote Palloy, l'inventeur de la Bastille. Le 15 juillet il note : « Mon patriotisme est plus valide que la Bastille, les pierres tombent comme sont tombées les victimes des despotes. » De chantier officieux, la démolition lui est officiellement attribuée avec l'aide de ses frères qui siègent à la nouvelle autorité parisienne le 16 juillet, échappant au contrôle de Charles Flahaut, comte de la Billarderie d'Angiviller, celui-là même qui avait rédigé avec le marquis René de Girardin et Jean-François Ducis, l'épithaphe de Jean-Jacques Rousseau gravée sur le monument dessiné par Hubert Robert des Ruines et construit sur l'île des Peupliers à Ermenonville : « Ici repose l'homme de la nature et de la vérité », d'Angiviller qui le 8 du mois d'avril avait fait stopper à la manufacture de Sèvres, quand bien même le motif fût bon, dicté par l'humanité, la production d'un médaillon en biscuit de porcelaine destiné à être porté en épingle de cravate, de coiffure ou en bouton d'habit, représentant en relief peint en noir mat sur fond blanc un nègre agenouillé, dont les bras levés, dans l'attitude de la prière, étaient chargés de chaînes, portant gravée en relief l'inscription : NE SUIS-JE PAS UN HOMME ? UN FRÈRE ? ... vraisemblablement copiée d'un modèle anglais : AM I NOT A MAN AND A BROTHER ? au motif que de pareilles médailles, portées dans les colonies, auraient

pu, vues par des nègres, y exciter du mouvement, d'Angiviller ce 14 juillet toujours directeur des bâtiments du roi mais bientôt porté sur les listes de proscription qui circulent au Palais-Royal et s'enfuyant vers l'Espagne dans les jours suivants. Des ateliers du patriote Palloy sort toute une binteloterie de propagande révolutionnaire fabriquée avec les pierres de la Bastille, «souvenirs patriotes», médailles, boutons, bustes, encriers, bonbonnières, tabatières ou jouets offerts aux députés, aux responsables de quartier, aux forts de la halle, aux huissiers de l'Assemblée nationale. En parfaite symétrie du geste qui détruit avec le geste qui enferme le souvenir dans la pierre, le 2 septembre 1790, le patriote Palloy présente aux députés un modèle réduit de la Bastille, réalisé en pierre de la Bastille, celui-là que tu peux voir au musée Carnavalet, et fonde l'association des Apôtres de la liberté, chargés de livrer quatre-vingt-trois bastilles miniatures aux quatre-vingt-trois départements français. Alors, le gouffre du despotisme se change en un foyer de la liberté d'où émanent les rayons de lumière qui, répandus sur toute la France, commencent déjà à la revivifier, et qui de proche en proche, parviendront à changer la face des gouvernements et des nations qui l'environnent. Au cœur de ce foyer, dans les fondations du monument à la liberté qui devait s'élever à la place de la Bastille furent déposés la table de bronze portant la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ainsi que le volume de la constitution de 1791 sous lequel le patriote Palloy glissa le tableau nominatif des Apôtres de la liberté. Déjà, le sculpteur Jean-Antoine Houdon avait projeté à cet emplacement une dédicace à la liberté accompagnée de son génie. Tout cela, la déclaration des droits, la constitution, la liste des apôtres ainsi que les clés de la Bastille, se retrouva par la suite enfermé aux archives nationales dans la fameuse armoire de fer, sous la cote AE I 1 à 30. Quant aux clés de la Bastille, s'il faut en

croire le ci-devant comte René de Chateaubriand toujours là où l'histoire passe au carrefour, elles se multipliaient tant qu'elles furent envoyées dans les quatre parties du monde ainsi que la poussière de ses pierres, semée aux quatre vents. Mais d'où venait cette voix : « Va, et tu prendras la Bastille ! » ? Lors du bicentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau quelqu'un proposa que soit érigée en haut de la colonne de Juillet la statue du philosophe

*Que tout s'anime
Au saint nom de Rousseau
Ce nom sublime
Sera toujours nouveau.*

Cet homme nouveau, ton ancêtre, en même temps qu'il projette des monuments à même d'exciter ta mémoire, à l'exemple de son glorieux souvenir libérateur, il cherche à s'inventer en citoyen, tâtonnant entre diverses techniques imagières à même de saisir le reflet de sa souveraineté dessinée, non plus par la transposition des volumes de son visage baignant dans la lumière à l'aide du crayon ou de la couleur au pastel, mais par la capture immédiate de l'empreinte de la lumière au contact de son visage. Un éclair. Déjà, à la cour de Versailles, on s'amusait à découper à l'ombre du roi Soleil le profil de ses amis dans du papier glacé noir selon un procédé répandu au siècle des Lumières dans les fêtes et foires populaires et dont tu peux voir aujourd'hui l'avatar touristique sur la place du Tertre. Reprenant à son compte la curiosité du mot « silhouette », la sonorité des trois syllabes si-lou-ette venue comme tu le sais de cet éphémère ministre des finances du roi Louis XV passé comme une ombre, Jean-Jacques Rousseau serait le premier à avoir consigné aux affaires du bureau général de la littérature l'expression « profil à la silhouette » pour désigner un dessin au trait, de profil, exécuté

suisant une ombre projetée. Parmi les kyrielles d'effigies du philosophe doux et modeste, gravures du portrait dit « au bonnet d'astrakan » en frontispice de ses œuvres, ou reproductions moulées de son buste par Jean-Antoine Houdon, la plus ressemblante n'est-elle pas ce papier découpé exécuté non pas au vif mais d'après une gravure, le montrant à la veille de sa mort, l'été 1778, herborisant dans le jardin du marquis de Girardin à Ermenonville, le profil noir découpé sur le blanc du papier, le visage légèrement penché, un bouquet de graminées dans la main gauche, son bâton de promeneur solitaire dans la droite, le tricorne coincé sous le coude, la redingote au pli du genou, ses jambes musculeuses de promeneur solitaire gainées de bas, sa silhouette miniature de philosophe doux et modeste s'enfonçant dans l'immortalité entre la transparence et l'obstacle, reproduite à des milliers d'exemplaires et qui sait glissée en marque-page dans l'exemplaire de *Paul et Virginie* que Maximilien de Robespierre emmenait aux derniers temps en promenade dans les environs de Paris ? La société de l'homme libre revendiquait son portrait. Les célébrités avaient le leur, en cire, au cabinet de Curtius où se voyait parmi elles le comte de Lorges, le huitième prisonnier — imaginaire — de la Bastille, qui acquit de récit en récit une existence aussi réelle que la tienne, avec sa haute taille, marchant droit, sa barbe majestueuse qui lui tombait sur le ventre, détenu pendant plus de trente ans dans un noir cachot de la forteresse dont le musée de Curtius exhibait aussi une pierre. Car l'art du portrait repose sur un acte de foi : le 9 juillet de cette année-là une femme de condition est déculottée et fouettée en public au Palais-Royal pour avoir craché sur le portrait de Jacques Necker. Tout cela est consigné aux annales de la nation et le prophète Jules Michelet raconte que pour survivre, au printemps 1794, Sophie de Condorcet, l'épouse du dernier des philosophes, peignait sur

commande le visage des puissants du moment dans un entre-sol de la rue Saint-Honoré, à deux pas de l'épicentre de la Terreur avec son grand t, tandis que son mari, à l'imitation des anciens Romains, mettait fin à ses jours après avoir lancé en conclusion de son *Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain* : « La science aura vaincu la mort. Et alors, on ne mourra plus. » Pendant ce temps, aux galeries du Palais-Royal, depuis 1788 Gilles-Louis Chrétien et Edme Quenedey exploitent leur « physionotrace », une machine à dessiner les portraits constituée d'un châssis de bois d'1,75 m de haut et de 0,65 m de large, propre à recevoir un homme debout et immobile : l'opérateur suivait les traits du visage à représenter à l'aide d'une mire tandis qu'un pantographe reportait les lignes parcourues sur une feuille de papier. En deux minutes de séance voici obtenu le portrait grandeur nature, ensuite réduit en miniature et gravé, livré quatre jours après à douze exemplaires noirs ou coloriés, au choix, pour la somme modique de quinze livres. Aux yeux de ton ancêtre, cet homme nouveau en quête de la vérité de la nature, le physionotrace avait l'avantage de l'exactitude dans la ressemblance, garantie par la projection géométrique des traits humains, au cheveu près. Par report automatisé des détails du visage, le physionotrace rapportait sur le papier une précision inédite dont l'effet fut comparé à celui du moulage car c'est bien l'empreinte directe des traits de la personne qu'il visait. Seule une machine, invariable dans son mode exécutoire, pouvait débarrasser l'image de la subjectivité artistique ordinairement appelée style, et saisir dans sa vérité le sujet individuel enfin autonome et souverain. Le physionotrace façonnait l'image de la personne telle qu'elle s'inventait dans la Révolution, une personne seule, isolée des autres dans son cadre de bois, une personne extraite de l'espace réel, du paysage mouvant du quotidien, son visage se détachant sur le fond neutre d'un

drap noir, une personne extraite du temps, de la fluidité du moment qui passe, son visage saisi dans la brièveté de l'instant de manière qu'aucun changement ne vienne altérer sa physionomie, toutes conditions réunies afin de rendre pour ainsi dire objectivement sur le papier les traits naturels du visage, ceux-là mêmes que Johann Kaspar Lavater prétendait lire en déchiffrement du caractère, de sorte que la mécanisation du portrait, l'assomption du sujet politique et la saisie de l'intimité psychologique se conjoignaient pour offrir une image de l'humanité dans la juxtaposition d'individus libres et égaux. Séparé de Quenedey, Chrétien s'installe bientôt rue Saint-Honoré, à deux pas de l'épicentre de la Terreur avec son grand t, et d'ailleurs beaucoup sont là pêle-mêle parmi les quelques centaines de portraits au physionotrace conservés au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, Jean-Sylvain Bailly († 1793), Jean-Paul Marat († 1793), Louis-Michel Lepeletier de Saint-Fargeau († 1793), Antoine Barnave († 1793), Lazare Carnot († 1823), Honoré Gabriel Riqueti comte de Mirabeau († 1791), Maximilien de Robespierre († 1794), Jeanne-Marie de la Platière dite Mme Roland († 1793), Jean-Baptiste du Val-de-Grâce, baron de Cloots, dit Anacharsis Cloots († 1794), Charles-François du Périer dit Dumouriez († 1823), Marie-Jean Hérault de Séchelle († 1794), Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein, dite Mme de Staël († 1817), Louis Antoine Léon Saint-Just († 1794) et les anonymes, alignés en échantillon de l'innombrable humanité, relevée de l'oubli par le portrait depuis Pline l'Ancien, car ton ancêtre et toute cette société aimait à se glisser dans la peau des Romains, les plus ambitieux rêvant de se contempler face à face dans leur buste de marbre, l'innombrable humanité relevée de l'oubli depuis l'invention mythique du portrait décrit par Pline l'Ancien jusqu'au photomaton ou l'alignement de portraits photographiques que tu peux voir à la prison de Tuol Sleng à Pnomh

Penh (Cambodge), car seule l'horreur qui a eu droit à l'image perdue quelque temps sur la rétine des vivants. Tandis que les belles d'alors, quelques fleurs dans leurs cheveux noués par un foulard, leurs bras ronds pris dans des manches gigot, la poitrine palpitante sous le décolleté voilé de gaze, accompagnées d'élégants à catogans, leurs beaux visages tenus par des cols de dentelle, se rendaient à l'atelier de Chrétien pour passer dans la machine à dessiner et se faire découper le visage sur le papier, d'autres et parfois les mêmes quelque temps plus tard, s'acheminaient par-là en charrette vers la place rebaptisée « de la Révolution » pour placer leurs corps non plus en position verticale mais allongée sur un châssis de bois équipé d'un trou et d'une lame qui leur découpait le visage au naturel.

Le soir du 14 juillet, déçu de sa chasse le roi Louis XVI note dans son journal : « mardy 14. Rien. » Puis il demande : « A-t-on enfin des nouvelles de Monsieur de La Pérouse ? »

C'était l'année heureuse. Le temps d'avant. Celui du petit Trianon, du salon aux boiseries vert d'eau, du temple de l'Amour, des bergères et des idylles près du moulin des Charmettes, en souvenir de celui que seuls quelques vieillards, et encore, osent parfois toujours appeler par son prénom, Jean-Jacques, avec la familiarité d'une tape dans le dos, qui parlait de lui-même à la troisième personne, J. J., le temps du bonheur, une bulle qui irise le regard des femmes du monde entier, en lesquelles, perspicace, tu verras toujours frissonner quelque Marie-Antoinette, la reine, légère, inconsciente, toute à ses jeux champêtres, les femmes du monde entier aimant à respirer le parfum, les ombres suaves des marquises à dentelles et autres créatures du siècle désenchanté qui crut renaître en coupant la tête de son roi, tandis que le peuple esquissait, paraît-il, une danse au pied de l'échafaud. Carma-

gnole. Il pleut il pleut bergère. Le 17 juillet de cette année-là, il vint à Paris, le roi, escorté d'une foule silencieuse et il se rendit à l'hôtel de ville où, paraît-il, il accrocha à son chapeau la cocarde en préfiguration du drapeau formé des trois couleurs disposées en trois bandes égales, posées verticalement de manière que le bleu soit attaché à la gauche du pavillon, le blanc au milieu et le rouge flottant dans les airs.

Arnauld Le Brusq - Monuments a été publié aux éditions L'Insulaire en 2006.